

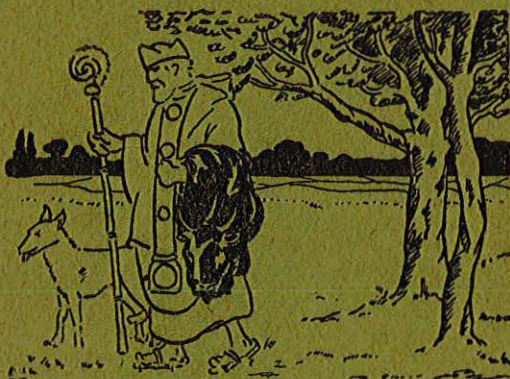
LE GOAZIOU  
ÉDITEUR  
QUIMPER

PRIX : 2 FRANCS

# AUTOUR DE PLAZ-AR-C'HORN

(Troménie de Guerre 1917)

PAR LÉON LE BERRE (ABALOR)



QUIMPERLÉ

Imprimerie de l'Union Agricole et Maritime (LÉON LE BERRE)

1923

PRIX : 2 FRANCS

# AUTOUR DE PLAZ-AR-C'HORN

(Troménie de Guerre 1917)

PAR LÉON LE BERRE (ABALOR)



QUIMPERLÉ

Imprimerie de l'Union Agricole et Maritime (LÉON LE BERRE)

1923





Église catholique  
en Finistère

Document numérisé en 2021



Le Collège bardique devant l'église de Locronan  
*Gorsedd de 1913*

# AUTOUR

de

## PLAZ-AR-C'HORN

*Hag hi digouezet gant ar ster (1)  
Ha kaoù Keban diskabel kaer  
Oc'h ober liziou d'ar gwener*

*Hag hi sevel he golvaz prenn,  
Ha darc'had gant korn eun ejenn  
Ken a zillamaz gwall spontet  
He gorn gant an oll diframet.*

*Légende de St Ronan  
(BARZAZ-BREIZ)*



ROMÉNIES de jadis, Pardons de Sainte-Anne-la-Palud, quand le break paternel, allégrement remorqué sur les pentes de Plogonnec; par *Mouton* ou *Mignonne*, emportait de gais pélerins et de pleincs bourriches, où êtes-vous? Mais où sont les jeunes années? Les pélerins ont été dispersés aux quatre coins de l'Existence et de la Mort, et l'âme hennissante du Marc'h Glas (2), comme l'appelait cette vieille de la Palud, qui, fidèlement, gardait à notre cheval l'étable de sa vache, ne jette plus, depuis bien des années, ses claironnants appels de fierté et d'amour! Et voici qu'en ce Dimanche de Grande Troménie (3) par ce temps d'universelle désolation, à l'avènement duquel, personne n'eût jamais songé, j'aborde à la gare de Guengat et très démocratiquement, le long ruban de route qui, par Plogonnec, rejoint la Montagne Sainte. Des

(1) *Arrivée sur le bord d'un lavoir — Ils trouvèrent Keban désoiffée — Qui faisait la buée le Vendredi — Sans égard pour le sang de Jésus, notre Sauveur — Et elle de lever son battoir — Et d'en frapper un des buffles à la corne — Si bien que le buffle bondit épouvanté — Sa corne arrachée du coup « On ne doit laver ni la nuit, ni le Vendredi.*

(2) Cheval bleu, *id est* : gris pommelé.

(3) Troménie, *id est*: Tro ar Minic'hi, tour de l'asile, de l'asile ecclésiastique, déterminé par la promenade habituelle du Saint Ermite. L'étymologie qui donne Tro ar Menez (Tour de la Montagne), n'est pas à retenir.

cyclistes multicolores pédalent, peu nombreux dans l'air encore frais du matin ; mais avant comme après Plogonnec, nulle corne d'auto ne vient troubler la rêverie du piéton, d'ordinaire corvéable à merci. A peine sur la grand'route, le cocher de louage, convoyant une joyeuse partie, fait-il claquer son fouet. Ah ! qu'ils sont à leur aise les souvenirs vêtus de la livrée grise des pierres et du regret de ce qui aurait pu être et qui n'a pas été, pour s'abattre, au bourg du dôme du XVII<sup>e</sup> siècle, ou saillir dans le silence des profondeurs de l'auberge du vieux Favennec !

Soudain, des voix féminines, du français et l'accent de Quimper émaillent de multiples : « Ma pauvre fille ! » A côté de moi, cheminant deux jeunes filles, la figure bridée par les lacets de la minuscule coiffe " borleden " (1) — « Belle journée ! » — « Oui ! il fera chaud ! pas beaucoup de monde, sur la route, hein ? Dimanche dernier (2), y a déjà eu, s'pas ? Et puis, c'est la guerre ! » Les souvenirs mélancoliques s'enfuient devant la poignante réalité : « La guerre ! C'est la guerre ! » Ces jeunes filles, en place, à la ville, et originaires toutes deux de ce petit coin de pays, ont là-bas des leurs, et moi des neveux, des amis très chers. Sur l'un des premiers, plane l'inconnu qui suit les blessures graves. « Madame, fait l'une d'elles, a perdu son mari et ses deux frères ». Et j'évoque un lieutenant blond, qui fut, jadis, mon condisciple au collège... Dans quel dortoir inconnu, dort-il son dernier sommeil ?

Alors, le silence tombe sur la route caillouteuse, sur les blés qui se couchent, sur les frondaisons de la vallée ; à peine, sur la brise, les cloches de Plogonnec, aussi faibles, aussi argentines, que jadis en ce pays, la petite « campane » de Ronan, simple feuille de cuivre, aux bords rejoints par des rivets. Nous arpentons la voie romaine, qui fut aussi la route suivie, en 1505, par la Reine-Duchesse remerciant pour la naissance de Renée de France, l'énigmatique duchesse de Ferrare. La montée est rude, d'abord. Mais au haut du « Krec'h (3) », les premières chapelles qui font face à Kroaz-Keben (4) voient s'évanouir le silence et l'essoufflement. Nous commentons ce qui s'offre légendes, traditions, histoire aussi ! Si j'instruis mes compagnes, elles me le rendent bien ! Un crochet de la promenade du Saint traversant la voie romaine, à partir de l'endroit où fut engloutie la Keben accourue exultante de joie mauvaise, depuis le douet de Guernevez,

(1) Aux bords larges. Cette toute petite coiffe est en effet la résultante d'une immense " tuile " de lingerie... Dans son évolution, la coiffe ironise en se gardant un nom qu'elle ne mérite plus !

(2) La procession a lieu, tous les six ans, par deux dimanches consécutifs.

(3) Le Krec'h indique la montée.

(4) Croix de la Keben.

où elle frappa le buffle, s'incurve vite, dans les garennes de gauche, vers la « Kazeg-Vaën », cette jument pétrifiée, qui vit en 1913, le Gorsedd (1) des Bardes. La pierre chère à l'ermite de « Koat-Nevet » reçoit toujours l'hommage des épouses lassées de leur stérilité (2). Les légendes de la Keben, l'itinéraire de Ronan, ses ordales n'ont pas de secret pour mes interlocutrices et pas davantage, je pense, pour âme vivante, de Quéménéven à Plogonnec, de Kergoat à Kerlaz ! Et tout cela se résume dans la vision radieuse de cette quasi-cathédrale de Locronan-du-Bois, qui, au bas de la montagne, devant la baie de Douarnenez, s'estompe sur le ciel bas et agite au vent de la mer les fanions pontificaux de sa galerie. Les premiers pavés de la rue St-Maurice, patronnée par le Saint Abbé de Carnoët, s'inégalisent et se déjettent sous nos pas, ces glorieux pavés, le Pavé lui-même, qui résonna jadis sous le pied des palefrois et des blanches haquenées de Madame Anne. Hélas ! il ne sera plus jamais ce fracas des nobles cavalcades, se mêlant joyeux à la chanson des mestiers, où s'étendait la jeune toile, dont s'enorgueillaient les arches profondes des fermes et des maisons et jusqu'aux vaisseaux du Roi.... Locronan a tissé ses derniers linceuls.

Mes compagnes ont franchi le seuil des antiques et spacieux logis de cette bourgeoisie hautaine du XVI<sup>e</sup> siècle qui n'hésita pas à restaurer les demeures éversées par la Fontenelle, et à continuer, comme si de rien n'était, à l'encontre de Kerity-Penmarc'h (3), l'honorable négoce qui fit sa gloire. Ces demeures abritent aujourd'hui un peuple agricole et de maigre commerce. Le Progrès a momifié Locronan. A travers les fenêtres à croisillons des grand'salles, s'entrevoient quelques buveurs émoustillés, un moment, du dernier son de l'Oferen-Bred (4). Sur la place, les groupes attendent, bras croisés sur le gilet bleu dont le velours noir se souligne du jaune de la soie. Au-dessus des mousses et des fougères de loup du puits communal, se penchent des minois chiffonnés et gracieux d'étrangères, et cependant l'église, témoin de

(1) Le Gorsedd est l'Association des Bardes de la Presqu'île armoricaine, régie par un Grand-Druide, Erwan Berthou. Ce collège est une branche du Gorsedd de Grande-Bretagne. Une autre branche a été fondée en Amérique. Le mot Gorsedd signifie « le Trône élevé ».

(2) Il y a quelques années, un ménage parisien, n'ayant rien de breton, dans les ascendances, se livra aux actes requis. Il avait espéré n'être point vu.

(3) Penmarc'h fut, avant la découverte de Terre-Neuve (1496), une ville d'environ 10.000 âmes. Son industrie consistait non seulement dans la fabrication de la toile, mais aussi, dans l'exploitation d'un banc de morue. Toutefois, en 1595, cette communauté bourgeoise expédiait encore en Espagne, des farines et des poissons secs.

(4) L'Oferen-Bred, de Oferen (messe) et Pred (repas) est proprement la scène de l'Eglise celtique, à laquelle chacun participait au mystère eucharistique. Le sens a dévié et est devenu « la Grand'messe ».

la magnificence des Bourgeois de Locronan, des Sires de Névet, des Ducs et des Rois, dénombre, de tout l'éveil de son porche, paré des couleurs alliées, les trop rares jeunes hommes qui porteront les insignes et les hommes d'âge mur que la Guerre n'a pas désignés. Parmi eux des permissionnaires vaquent aux poignées de main... C'est la Guerre! C'est la Guerre, ô vieux Porche, sous lequel tant de fois les bras vigoureux des bannerets et des paysans (émerveillement des jeunes filles!) ont courbé les lourdes bannières. C'est la Guerre qui t'a confié le drapeau étoilé, tout étonné d'être chez nous!

Dans le fond de l'Eglise, les cierges s'allument, pointant d'or la pénombre mystique, où pousse toute une forêt de bannières et de croix processionnelles... Des tambours résonnent, des clairons sonnent au champ, et point ne s'y mêle la stridence du fifre coutumier.. Sans le paraître, l'église est pleine, le Peni-ty (1) regorge. Postérieur à la construction principale, car il date de 1530 seulement, le Penity est le Saint des Saints de ce Sanctuaire National. C'est là que l'Apôtre venu d'Irlande et dont j'ai salué le berceau à Armagh, bâti, à l'aube des âges chrétiens, sa maison de pénitence; c'est de là que son ascétisme et sa force de volonté dominant la Nature, comme le dit Renan, extirpait du pays les restes du paganisme armoricain, ce mélange de polythéisme et de druidisme dégénéré, que symbolise la Kében. Comme il est peuplé, ce Penity, avec sa mise au tombeau, son Saint Michel, chevalier de granit, son vitrail moderne représentant l'armée bretonne de Richemont, joignant Jehanne, près Beaugency (16 Juin 1424)! Comme toute l'Histoire religieuse et civile de la Race se condense dans cette enceinte, d'où sont parties tant de supplications, vers les voûtes élevées de Jehan Le Gorrager, aperçues par la travée! Sur la pierre tombale de Ronan, les ducs consacrent les privilèges municipaux de Locronan, ces premiers balbutiements de la Liberté, en pleine époque féodale. Ici, se prononcent, aujourd'hui, avec insistance, les noms de nos héros des tranchées et de la mer. Or, je me surprends en une étrange prière. Pourquoi étrange après tout? Dans ce lieu où clame le dévouement séculaire de la Bretagne à la France, l'origine du thaumaturge n'évoque-t-elle pas le nom d'une autre contrée celtique, pétrie par les moines en la même façon que les Corentin, les Pol Aurélien, les Samson, les Gildas forgèrent ce pur métal dont est fait notre Arvor? Et de cette contrée là, j'ai entendu les cloches, je l'ai habitée, je l'ai aimée, et je déplore un malentendu grave et opiniâtre. Que l'Esprit du justicier Ronan,

(1) Peni-ty, *id est* : Maison de pénitence.

victorieux des astuces de la Kében, préside à la Convention qui va s'ouvrir à Dublin, préserve son Irlande natale, de ses ennemis, de ses faux frères, les Kuno-Meyer et autres, d'elle-même aussi, afin que, sur le Drapeau du Droit, prenne place, à côté de l'Herminé Bretonne, du Dragon Rouge de Galles et du Chardon d'Ecosse, la Harpe d'or des Bardes et des Moines d'Erein-C'hlaç.

## II

Officiellement, il est trois heures, mais coquette, la vieille cité en avoue deux... Elle dispute au temps les minutes fugitives, les minutes évocatrices de son Passé et de son Prestige de Ville Sainte. A toute volée, la tour lance la bannière de ses cloches, l'appel processionnel, que répètent en bas les roulements des tambours et les sonneries des cuivres. Les *ra* et les *fla* courent à fleur d'épiderme sur la peau bien tendue, que, du bout des baguettes, fouette Guillaume Hémon, l'ami des Bardes, l'adjoint au Maire, le fin sculpteur aux instants de loisir... Ils sont là quelques compagnons qui ont le secret de vous fouiller jusqu'à l'âme, comme des tapins de quelque vieille garde très gauloise. Nul fifre, nous l'avons dit, ne gazouille en ce tonnerre. Les classes 19 et 20, ceux dont l'enfance s'estompée trop vite, au gré des Mères, dans les brumes d'antan, n'ont point eu le loisir d'apprendre. Ils essaient leur jeune force, au port des bannières, et près d'eux, des hommes très mûrs les doublent, les deux chapeaux, sous le bras gauche, les mains réunies à la ceinture. Ces bannières, les croix processionnelles, où parfois tintent des clochettes, toute une forêt de Birnam admirée ce matin dans l'Eglise, franchit le seuil du Peni-Ty. Elle encadre les reliquaires, la cloche de Ronan, et aussi, trois fois hélas! des statues qui ont la prétention saint-sulpicienne d'exciter la dévotion envers nos moines nationaux ou la Vierge Marie... Elles ne proviennent pas du mauvais vouloir. Elles tiennent simplement au défaut d'éducation du goût, à l'Ecole Primaire, comme au Séminaire. Le côté artistique et économique du régionalisme ne s'est pas affirmé, comme il l'aurait fallu, et le regretté Mgr Valteau n'eut pas le temps de donner toute sa mesure dans cette question de mobilier des églises. Plus près de nous, Ely-Montbet, l'artiste et chef d'atelier breton, à Caurel, n'a paru qu'un instant, et la guerre nous a ravi ce Maître qui pouvait parler avec autorité et compétence. On dit qu'une école régionale des Beaux-Arts est en voie de formation, que l'avenir du goût, en

Bretagne, est plus rassurant. Mais que de talents incultes et inutilisés ! Ne croyez-vous pas, que le Saint Ronan, sculpté à même une vieille poutre de démolition par Guillaume Hémon et dont il orne sa salle à manger, ne bénirait très bien la foule du haut de son "kravaz" ? Ces Vierges, portées par de jeunes cornouaillaises, aux riches parures, ne seraient-elles aussi gracieusement maternelles, le sourire de l'enfant aussi attirant, si elles sortaient des bosquets de l'antique forêt de Névet, au lieu d'avoir gratifié, de leur premier sourire, les passants de la rue Bonaparte ou de la rue Palestine ? La sculpture, en Bretagne, la statuaire religieuse, n'est-ce pas là un art bien national et bien breton, qui sauvé, évolué, serait le pain assuré à beaucoup ? Y pensera-t-on après la guerre ? Y pense-t-on dans les milieux qui peuvent le faire prospérer de leurs commandes ? Il est regrettable qu'on n'y ait pas songé, durant la dernière période du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup>.

Ce que je voudrais exprimer ici, autrement que par des mots, c'est le charme qui abonde en l'âme du pèlerin, d'une Vie autre, toute mystique. Une science du Passé et de l'Au-Delà vous est donnée à la minute, pour cette minute là seulement, une science comparable par sa force, sa révélation rapide, à la "grâce actuelle" des théologiens... C'est un éclair dans la nuit de nos jours trompeurs... Aussi, m'est-ce une souffrance de penser que, derrière moi, à côté de moi, il est des curieux dont l'attention ne va pas plus loin que la structure trop naïve, le modèle fruste et barbare, le rêve ingénu que présentent les antiques icônes. Il y a mieux ! Réellement, ces Saints sont venus de leurs chapelles prochaines, s'offrir en personne, eux et l'intercession dont ils disposent, à la vénération des Fidèles de Ronan. On passe sur leur terre : ils en font les honneurs. Ils accourent au bord de la route, se placent sous le dais des tabernacles rustiques. Ces tabernacles sont frustes, comme eux et pourtant, notre siècle moqueur ne peut refuser d'y voir les formes architecturales les plus anciennes de l'Humanité, celles qui, chez les primitifs, furent ou sont encore le summum de l'art décoratif. Les Saints de bois et les chapelles de feuillage sont un legs des origines lointaines, un dagueréotype mi-effacé des premiers essais de l'homme, assiégé de besoins matériels à satisfaire, tout d'abord, mais tourmenté, inquiété de concepts supérieurs qui veulent s'élever vers l'Absolu. Ce legs nous est si tangible à nous Bretons, qu'hier, il suffisait à notre soif d'Idéal !

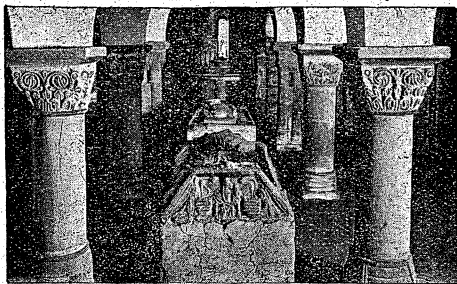
Héritiers des génies qui peuplaient la Forêt et hantaient les Sources sacrées, les Saints, dans leurs chapelles solitaires, à peine effleurées,

une fois l'an, par le culte officiel, le jour du pardon, détiennent les puissances mystérieuses de la Vie et de la Mort, de la Santé et de la Maladie, des Récoltes abondantes ou des Epidémies qui accablent le Monde inférieur des Bêtes. A la prière des Hommes, l'eau de la Fontaine vivifie ses antiques vertus, et il n'est point plus ridicule d'ajouter foi à ces vertus qu'à celles des sanctuaires célèbres ou des stations thermales. Là, trop souvent, la crédulité ne le cède qu'au snobisme des clientèles... Pour abriter l'effigie vénérable, quel meilleur décor que ces branchages, gonflant de leurs arceaux, la voûte de toile blanche, piquée, çà et là, de bouquets aux tiges courtaudées, mêlant les fleurs des champs aux roses du courtil ? Des branches, de la toile, des roses, n'est-ce point un coin du ciel ? N'est-ce point de cet ensemble que se font les Dais, dont se déploie l'aile angélique, au haut bout de la table nuptiale ? Les « paradis » de Fête-Dieu sous le chêne trapu, quand bourdonnent les hannetons, ne protègent-ils pas, au coin du talus, de leur toile toute blanche, l'autel agreste, où sous la brise d'été, fuit, apalée de soleil, la flamme des bougies ? Les paradis ? Dans la pièce sombre du manoir ou de la ferme, à la place de la tourte de seigle, devant l'étroite fenêtre, le Breton qui s'est acquitté de la vie, a posé sa tête. Au-dessus de la table transformée en lit funèbre, le « paradis » mettait, il y a encore quelques années, la blancheur de ses toiles, le parfum de ses roses, la lueur très douce des cierges, se reflétant sur la croix paroissiale... Les petits « Paradis » de la Troménie évoquent toutes ces choses familières et bien d'autres encore ! Le Peni-Ty de St Ronan, était sans doute plus vaste, mais aucune différence, bien notable, entre les huttes d'alors et les huttes d'aujourd'hui, en ces lieux d'où la fiscalité romaine et les révoltes des Bagaudes avaient banni tout art et tout aise de la Vie. Ronan ne dut pas se construire une de ces logettes rondes, tout en bois, dont s'accoutumaient les moines celtés. Ermite, comme les Corentin et les Primel, Ronan fit son église et son école de ce tabernacle conforme aux prescriptions des Livres Saints (1) et dont les arceaux, rappelant ceux de la forêt, elle-même, s'entrecroiseront, plus tard, sous les voûtes de nos Eglises Nationales. Ces huttes sacrées s'échelonnent à tous les carrefours, dans les aires des fermes que l'on traverse, sur les pentes de la montagne. La primitivité de ce culte s'affirme de ce que, près du Saint Patron, un serviteur ou une servante agite la clochette, et vante parfois les mérites ou la « spécialité » du Saint. Ainsi devait le faire pour Ronan le mari de la Kében... de là, sans doute, un des motifs de la haine qu'elle conçoit.... Il y a aussi le plat

(1) Lévitique, Chap. XVIII v. 34.

d'offrande, de l'offrande nécessaire à la continuité de la vie érémitique et plus tard à la décence des cérémonies, quand St-Croix de Quimperlé, en aura assuré l'exercice, par la fondation du prieuré de Locronan (2). Parfois, aussi, une relique s'offre à la vénération des fidèles et un prêtre la présente à leur baiser.

Mais il n'y a pas que des chapelles de branchages sur ce long parcours de 12 kilomètres dont l'itinéraire fuit avec horreur tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à la grand'route. Dans ces petits sentiers larges à peine de deux mètres, chemins d'usage et d'exploitation, profondément ravinés, où les lourdes charrettes ont tracé leur ornière, une croix s'élève au moindre carrefour. Elles ont chacune leur histoire, et la procession en fait souvent le demi-tour quelque étranglement il y ait, entre le soc et le talus. Un très ancien rituel leur assigne un évangile spécial,



Quimperlé. — La Crypte de l'Abbaye Ste-Croix

(2) Dom Plaine, citant les *Preuves de Bretagne*, collection 368, croit à l'existence, après la primitive cabane de Ronan, d'un second oratoire construit à la place du premier (mais dans de plus vastes proportions) autour du même tombeau. Au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, il « portait déjà le nom d'église, jouissait du droit d'asile et possédait une étendue de terre assez considérable (*St-Ronan et la Troménie*) ». Anonyme, *Kérangal, Quimper, 1911*.

Comment l'abbaye de Ste Croix, de Quimperlé, tout nouvellement réédifiée, se vit-elle attribuer le prieuré de Locronan ?

Alain Canhiart, comte de Cornouailles, ayant vaincu Alain III, duc de Bretagne à Locronan, en évoquant la Ste Croix (1030) donna l'année suivante, probablement, pour qu'elle fut plus convenablement desservie, l'Eglise de Locronan, avec ses terres et ses revenus, à l'abbaye de Quimperlé, entre les mains du serviteur de Dieu, l'abbé Gurloës. Cette pièce IV du cartulaire, acte de donation, a comme témoins outre le comte Alain et l'évêque Orscand, des personnages aux noms très bretons. Ce sont Blinlived (Blivet) abbé de St-Guénolé (Landévennec), le vicomte Morvan, la comtesse Judith; Killae et Hedual, chapelains du comte; Hervé, Bili, Saluden; Gulchuen (Gouven); Guegon; Gurhedr; Follézou. La pièce VII est le rentier de St-Ronan où le latin et le breton se marient sous la plume peu exercée du moine rédacteur, d'une façon assez plaisante. Ex. : *Bimluiet mab Auan hanter minot frumenti et hanter minot ker'h et parefarz*. Nous laissons aux lecteurs, le plaisir de la traduction. Ce rentier est surtout un rentier de prestations en nature. Ainsi, l'abbé de Ste-Croix a droit dans un certain village de Locronan, nommé Bigodou, à des dons en froment, en avoine, plus un repas pour ses moines, et autant de gens qu'il voudra en amener. MM. Léon Maître et Pierre de Berthou, commentateurs de cartulaire, trouvent là le mot *cuuranc* qu'ils ne peuvent traduire. Nous penchons pour une probable graphie défectueuse. Ne serait-ce pas, *caurou*, qui signifie encore en gallois *bière*? La pièce VIII est une donation de terre en Plogonnec par Guillaume, évêque de Quimper le 21 avril 1203. Il n'y est pas fait mention de l'abbaye de Ste-Croix. Les témoins de l'acte sont Guy, doyen de Porzay, le prieur Geoffroy, maître Guillaume, prêtre; Aubin de Plogonnec et Plonévez, chapelains; Cann (Le Blanc), prévôt; le prêtre Geoffroy.

Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Pierre Mauclerc, concédant certains privilèges aux bourgeois de Locronan, appelle leur prêtre : prieur. Deux cents ans plus tard, Pierre II parle de l'Eglise de St Benoit et du moustier du même lieu. C'est sous son règne que fut construite ou du moins commencée l'église actuelle de Locronan. On ne sait au juste à quelle époque le clergé séculier remplaça les moines.

des hymnes dont les strophes alternent avec le chant de la légende ou le cantique breton de St Ronan.

Une pause, un léger arrêt, et l'interminable cortège, où domine, hélas ! cette année, l'élément féminin, continue sa course dans ce dédale, patauge dans les fondrières, bute dans les monticules, émerge tantôt des profondeurs vers d'admirables tableaux où, sous les feux du couchant, s'argente la baie de Douarnenez, tantôt disparaît derechef, dans les étroits couloirs bordés de hauts talus.

On a enfin passé la Croix de Bourlann. Depuis deux heures, on se hâte, en une sorte de cohue sacrée, où tout l'effort des prêtres échoue contre la ténacité des fidèles à approcher d'eux, des tambours et des porteurs d'insignes. Une procession de la Troménie n'a rien de l'ordre savant des manifestations religieuses de nos villes, lorsque confréries, congrégations, pensionnats, gardent jalousement les rangs et les préséances. Ce n'est point ici de la dévotion à la pâte de guimauve ! Dans cette première partie, tout au moins, règne une piété profonde, réelle, mais expéditive, un saint empressement vers les sommets, d'où les pèlerins attendent la plénitude du secours divin, vers cette tête chauve du Menez-Hom, couronnée de groupes de curieux ou de fatigués, qui de là-haut ont observé, de longues heures, le moutonnement des coiffes blanches, dans les sentes de la vallée. L'ordre ici serait un contre-sens celtique, un anachronisme, un défi à l'indépendance que le Breton veut garder même dans sa Prière !

Soudain, au pied de la Montagne, Clergé et Fidèles tombent à genoux. Devant la partie la plus rude de la tâche à parachever, ils implorent la pitié divine, et entonnent le « Miserere ». Alors, certain d'accomplir la pénible ascension, le cortège arpenté le flanc de la colline, mariant le roulement des tambours et la sonnerie martiale des clairons, avec les versets pénitentiels. Je vous jure que chants et fanfare ne sont point ici de trop ! L'herbe grasse a verni les semelles et ce sont des agenouillements involontaires, des reculades, qui seraient partout comiques, ailleurs que sur ces flancs pelés où s'est posé le pied de Ronan. Ici, à part quelques sourires bien compréhensibles, rien ne détonne dans la fonction sacrée et le long pèlerinage arrive enfin sur le plateau.

### III

Plaz-ar-C'horn ! Il y a quatorze siècles, un autre cortège avait gravi ces pentes. Pris dans les réts des thierns domnonéens, aux abords des marais salants d'Hillion, des buffles sauvages et blancs ramenaient,

vers les rivages de Douarnenez, l'ermite de Brocéliande. La pompe solennelle de trois évêques et de trois comtes, de clercs et d'hommes d'armes, suivait le cadavre auguste, étendu sur la basterne neuve, aux roues pleines taillées au cœur d'un hêtre. Sans cesse accru au long des chemins creux et des voies romaines, un peuple entier agitait des rameaux derrière les houlettes des pasteurs et les bandeaux ambrés des chefs... Trégor s'attristait de ce voyage et Léon désolé ne concevait pas le dédain dont il était victime ; les Collines Cornouaillaises exultaient comme des béliers ! A ces époques de foi, où l'on se battait pour des reliques, quand le miracle jaillissait de partout, la Domnonée pouvait déplorer, à bon droit, l'abandon de celui qui, mort sur son sol, n'y voulait pas de tombeau... Une déception angoissée étreignait, aussi, les premiers hôtes léonards du Saint, eux dont la Terre avait été saluée par l'émigré d'Erin du nom de Chanaan (1). Or, voici que le nouvel Abraham choisissait sur la Terre Kernévote, le lieu de sa sépulture ! Les murs d'Hébron (2) ne s'édifieraient pas dans leur Terre Promise. Ce n'est point chez eux que viendraient les générations des Croyants, jusque dans les siècles des siècles... Et cependant tous s'inclinaient, car, invisible aux yeux de la chair, l'Ange du Seigneur aiguillonnait ces buffles ! En appeler au jugement des animaux, à qui, dit Kolm-Kill, l'Esprit ne refuse pas ce qu'il cache à la superbe des Hommes, était chose commune dans l'Eglise Celtique. Là où s'arrêteraient les nobles bêtes, là serait le lieu d'élection. N'est-ce point une semblable procédure que suivent les moines de Batz et le peuple du Kastel, aux obsèques de Pol Aurélien ? Avant même la mort de Pol, son premier successeur, Jaoua, avait marqué par le ministère des bœufs sa prédilection pour Brastparts... St Gudwall, dans la Bretagne insulaire, Ste Nonna à Dirinon, St Mélar, gracieux enfant-roi, à Lanmeur, ne manifesteront pas, autrement, leurs volontés suprêmes. Or, Ronan, à chaque pas des buffles, témoignait de son amour pour ce coin de Cornouailles, dont il avait défriché les âmes enténébrées, pêle-mêle avec la Forêt obscure. Au chef (Gradlon, Jean Reiz, Daniel ou Budig, qu'importe !) au thiern enfin, au Consul des Bretons, il manquait un bras... Et cependant, ce sont les deux bras du chef qui ont, ô merveille, placé le Saint Corps, sur le chariot ! Et lorsque vers la fin de cette procession funèbre, les buffles arrêteront à Traon-Belen, c'est encore le chef qui les décidera à pousser plus avant, dès que donation sera faite à Ronan, de tout le terrain compris entre la vallée et l'oratoire,

(1) Il existe encore près de St-Ronan (Lokornan-ar-Fank), un moulin du nom de Chanaan. Voir Fréminville (*Antiquités de Bretagne*).

(2) Genèse ch. xviii. v. 1. 20.



Les Chiens sauvages de Gradlon

avec son pourtour. Ainsi, Ronan prend-il possession de son héritage par l'oblation de la Terre et de l'Eau...

Or, à Guernévez, il est un "douet". On est au vendredi, jour où la ménagère impie qui lessive, cuit, dans l'eau, le sang du Seigneur, et s'expose à grossir, au bord des lavoirs d'épouvante, la cohorte serrée des Femmes de Nuit ! Et c'est justement pour offenser Dieu, une fois de plus, que Kében est là, agenouillée sur les pierres plates. Le chemin est étroit : un peu de boue, pressée par les pieds des buffles, ou les roues de hêtre, a rejailli sur les toiles... Alors, dans cette majesté des habits pontificaux et de la mort, la sorcière, debout soudain et stupéfaite, a reconnu, suivi des clercs, des princes, des hommes de trois clans, son ennemi lui-même. Le voilà, le moine qui, vêtu de la peau d'une génisse tachetée, proférait près de sa table, à l'est de sa hutte, des paroles plus puissantes que les enchantements les mieux liés ! N'est-ce point là, le sycophante, qui énervait de son verbe doux la vertu des Hommes ? Ces pieds, chaussés des caliges de cuir bleu doré, n'ont-ils point été léchés, nus, par les dogues de Gradlon-Maur, le jour où la ruse d'une criminelle fut déjouée, à la face de ces réfugiés envahisseurs venus de la Grande-Ile ? Et de la droite de la Kében, la "Golvaz" brandie s'est abattue sur le large front du buffle le plus proche : « M'ayant nui de son vivant, ce moine, viendra-t-il encore me troubler, après son trépas ? » La corne, suspendue maintenant par une seule fibre, heurte les naseaux pleins d'écume, cependant que maktierns et penhierns, anciens et scabins, écartent rudement cette contemptrice de la Sainteté, proclamée par la voix des Peuples. La marche sacrée est à peine retardée de l'incident... Déjà le chariot s'élève vers les hauteurs... Ces milliers d'Hommes ont des paroles rudes et indignées, et la Kében s'en moque. Elle suit de loin, dansant sur un mode barbare, elle invoque les Génies de la Forêt et de la Mer... Mais les maléfices sont devenus débiles ; l'Heure du Dieu de Ronan a sonné, et dans un instant la terre va s'ouvrir sous les pas de l'obstinée...

\*  
\*\*

Pourquoi cette église romane que j'ai vue de Douarnenez brisant la ligne austère de ces monts ? Était-il besoin de ce marabout, et la tente dressée jadis en chapelle, église de toile, au milieu d'un bourg de toiles, n'était-elle pas plus traditionnelle, plus "racique" oserons-nous dire ? Là où tomba la corne du buffle attelé au chariot rustique, par un peuple de chasseurs, n'était-ce point assez de la chaire de granit, qu'une dévotion mieux entendue eût surmontée d'une statue

de pierre au lieu et place de ce plâtre saint-sulpicien que déplorait, dans *L'Hermine*, le patriotisme intégral d'un Tiercelin ? Ces tavernes où l'on se courbe en entrant, avant de s'asseoir aux tables longues, boudent, cette année, la chapelle neuve (1). Les tenanciers ordinaires font leur devoir, là-bas. Une seule présente sa carcasse trapue et quand les prêtres ont quitté le surplis pour un répit de dix minutes, la foule assoiffée se précipite. Ah oui ! c'est la guerre ! Pas de cidre en pleine Bretagne, mais une bière pâle qu'eussent dédaignée Léon et Cornouailles, habitués au "Kourou" et au "Mez" (2) jaune, mielleux et énivrant, chanté par le barde-roi du Gododin (3). Cependant, la poussière des chemins tapisse si bien la gorge que le liquide incolore, échauffé sous le



soleil de Juillet, est le bien accueilli. On ne voit que gens buvants, mais c'est pour le bon motif et les plus abstinents de nos sociétés de tempérance n'y trouveraient, certes, aucun reproche pour nos Bretons !

Cependant, dans la petite chaire, un prêtre est monté. Comme ce matin, à l'église

(1) Cette chapelle est due à Mme Lemonnier, de Nantes, et a été exécutée par M. Georges Le Naour, de Quimper. Elle porte le vocable de Chapel ar Zonj ou "chapelle du souvenir". Dans la pensée de la donatrice, elle devait commémorer les grands hommes de la Bretagne. Certes le motif de son érection est des plus louables, mais elle eût été mieux placée ailleurs, pour des raisons d'esthétique sur lesquelles il est inutile d'appuyer. On lit à l'intérieur une inscription en breton et en français, qui exprime les regrets de Mme Lemonnier de n'avoir pu pour la Trémonie de 1913 (une petite troméonie) peupler ce sanctuaire des statues de nos grands hommes. Voici le texte breton qui nous paraît loin d'être impeccable : "Breiziz ! — Enn despet dé Madélez an Intron Paol Lemonnier, neuz ket elled lakaat ober ben an Droveni 1913, ebarz Chapel-ar Zonj war ar plac ma squedennou brao hag birvidic an dud a Vreiz deuz an amzer vremen hag an amzer goz".

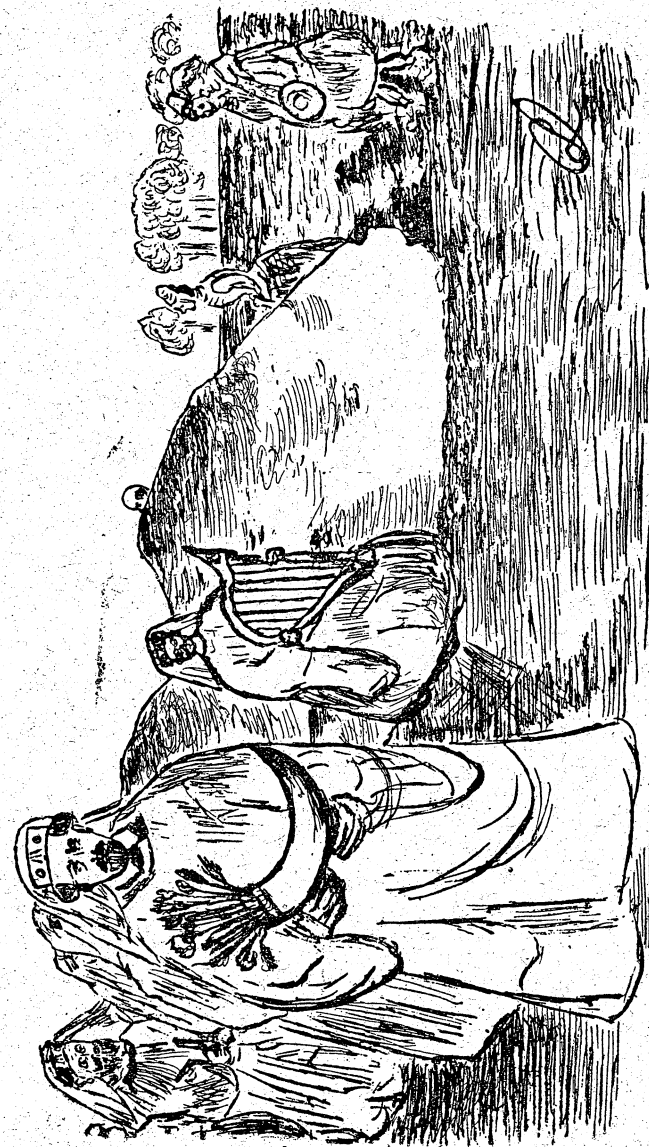
(2) *Kourou* signifie en gallois "bière". Quant à *mez*, il est la seule traduction ancienne du mot "hydromel" dont nos dialectes bretons modernes ont fait ; "Dour-vel ; Souchen ; Chufere ; Chamillart". Ce mot et la racine de "Mez" s'énivrer ; *Mezo* ou *Meo*, ivre ; *Mesper*, nêlle. Des nêlles on peut faire de la confiture quand elles sont blettes. On en faisait jadis une boisson.

(3) Le Gododin était au VI<sup>e</sup> siècle, un des nombreux petits royaumes, encore possédés par les Bretons, entre le golfe de Solway et les golfes de la Clyde et du Forth, et les murs d'Antonin et de Sévère. Aneurin en était roi. Fait prisonnier à Kald-Treaz en 590, après une semaine de luttes héroïques et de grandes beuveries, il échappa au massacre et célébra dans un poème, auquel on a donné le nom de "Gododin", la défense de la citadelle, les hauts faits et l'ivrognerie des Bretons : "En riant vous buviez l'hydrome jaune... En riant vous combattiez... Gododin ne compte plus, après le désastre, qu'un guerrier sur cent de retour". M. Hersart de la Villemarqué a restitué cette page avec un rare bonheur.

paroissiale parla M. Guéguen, recteur de Plouhinec, ainsi M. Kerjean, curé de Châteaulin, évoque tous ces poilus, jeunes fervents des Troménies, ces pères de famille dont l'absence se fait cruellement sentir chez ce peuple qui souffre dès que les bras manquent. Il appelle sur eux la protection divine, montre Ronan luttant contre les astuces de la Kében, servante de l'Enfer, comme les nôtres, aujourd'hui, se rient vaillamment des embûches germaniques. Ainsi tout se relie. Les luttes du Présent sont la continuation des luttes du Passé. L'Esprit du mal qui ne sera vaincu qu'aux derniers Temps, se dompte, ici-bas, par le sacrifice perpétuel des Croyants. Or, dans la souffrance s'engendre le Bien Absolu du Royaume de Dieu... Saints des âges reculés, Soldats d'aujourd'hui, se donnent la main, pour la Civilisation et le Droit... Près du porche roman, un prêtre barbu, dont je distingue, sous la Jouillette mal agrafée, les jambières et le col numéroté, satisfait une clientèle avide d'embrasser une relique et il n'est point difficile de reconnaître, en son geste et dans celui de la foule, l'auguste pérennité de notre âme nationale, fervente et prête à l'immolation.

Le panorama unique de la baie de Douarnenez éventrée des glaives lumineux du soleil couchant, revêt de splendeur le lointain de ces, hâvres, de ces anses multiples où s'échouèrent sur le sable les "coracles" (1) des chefs, des abbés et des évêques légionnaires. Pour peu qu'à droite ou à gauche, au nord ou au sud, on scrute l'horizon, voici des plous créés par les nouveaux arrivants. C'est au pied du Menez Hom, Plo-Modiarn, le Plou du Chef de Mer, père, peut-être, de Kaourintin; plus près de nous, le Plou d'Even; puis le Plou nouveau qui sera la capitale du Porzay. Plus loin encore, dans la direction de Quimper, le Plou d'Egonnec qui partagera avec St Hervé la défense des Brebis et des Pasteurs, contre les loups de la forêt... Il ne reste guère trace des lan, des monastères, si là-bas, on n'en excepte, à l'orée du Cap, Poul-lan. Chez ces échappés des tueries saxonnes, la vie érémitique, sans contact avec ses semblables, semble avoir eu, d'abord, la faveur des moines bretons. Être seul, caché, vu seulement de Dieu... Derrière Crozon, dont la péninsule semble le vantail des portes de la mer, se dérobe l'éperon de Camaret, où un creux de rocher abrita Riok, à la eau couverte de mousses. Plus près, en face de Telgrug, c'est la pointe du "Bèleg" et ce nom seul révèle un ascétisme lointain et finalement anonyme. Sur les grèves

(1) Le coracle ou vaisseau de cuir tendu sur une armature d'osier, était le navire, breton par excellence. La tradition populaire y a substitué, un peu partout, les auges de pierre.



Les Druides à la Kazeg-Mean

du Sud, l'Île Tristan évoque le nom de Tutuam, anachorète, et du Ménez-Hom, à la forêt de Nevet, il y eut, sans doute, d'autres solitaires que Primel, Ronan et Kaourintin !

\*  
\*\*

Derechef, le long boyau des chemins encaissés s'emplit d'une foule cahotante, au gré des monticules et des cailloux... Le flot a balayé la Plaz-ar-C'horn. Avec moins de recueillement, maintenant, reprend la marche hâtive, au rythme gravement joyeux de l'*Iste Confessor*. Ses versets s'adressent tour à tour à St Télo, ami des chevaux, à St Maurice de Carnoët, délégué, ici, du pays quimperlois et qui, jadis, à Loudéac, écarta les oiseaux des guérets paternels. Comme les Ancêtres, les Fils magnifient ce jour où de saints protecteurs du bétail et du blé s'assirent à la Droite du Père :

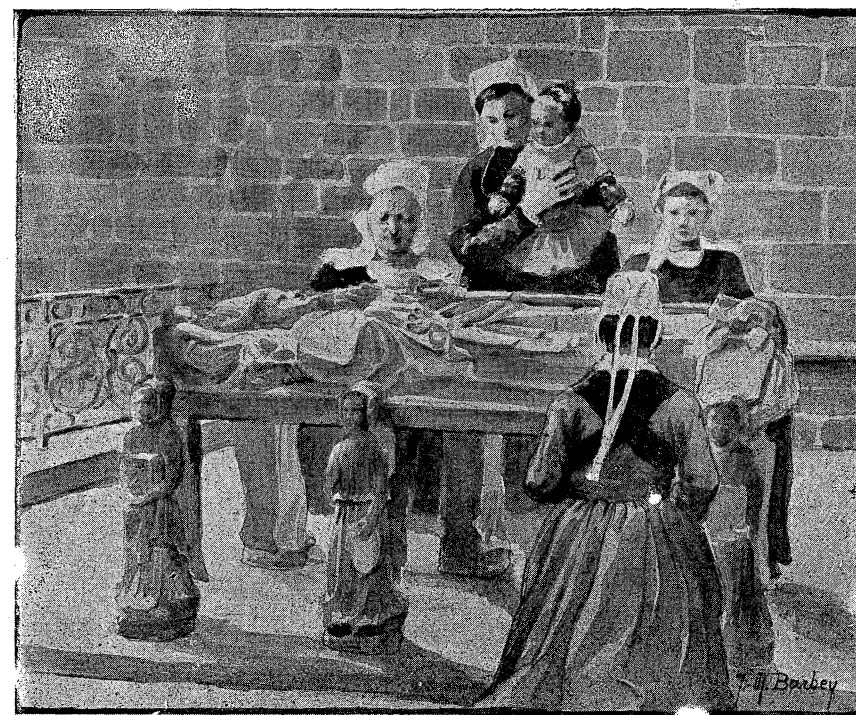
HAC DIE LOETUS  
MERUIT BEATAS  
SCANDERE SEDES !

Soudain, au carrefour de la voie romaine, s'érige cette Kroaz Kében dont j'ai parlé ce matin. On l'appelle aussi Bez-Kében, tombe de Kében. Quelle boucle j'ai bouclée ! et tout ce chemin n'est peut-être rien, auprès de celui parcouru par la Kében, avant que ne sonnât l'heure de son engloutissement. Nul ne salue ou ne se signe devant cette Croix, mais un nombre respectable de cailloux parsème le sol à l'entour... Pourquoi ces cailloux ? Faut-il y voir le témoignage d'une méprisante lapidation ? Dans la *Légende de la Mort* (1), Anatole Le Braz nous donne peut-être la clef du problème. " En Irlande, (en Haute-Cornouailles aussi) écrit-il, à l'endroit où un homme est mort de mort violente, on met un monceau de pierres que chaque passant accroît ". O mystère de l'âme bretonne ! Quelle part as-tu dans ce geste qui, malgré son apparente brutalité, possède un sens délicat et caché ? Là-bas, au Ménez-Hom, les pierres s'accumulent aussi sur la tombe du roi Marc'h, et la Vierge Marie, elle-même, l'a ordonné, comme le rapporte la mendiante : " Elle (l'âme du roi) sera sauvée, le jour où, de ce tas de pierres... elle pourra voir le clocher de la chapelle qui est de l'autre côté du mont ". Qui nous défendra de penser, à cause de cette universelle bonté attribuant chez le Peuple breton une fin aux expiations des plus coupables, que ce ne soit là une petite part faite aux intérêts futurs de la malheureuse ennemie

(1) *Légende de la Mort* — Tome II p. 47 et 100.



Au Front : La Messe du 318°



Pélerines au tombeau du Penity

de Ronan ? Si l'époux d'Yseult attend son salut de quelques cailloux de plus, l'âme de la Kében ne terminera-t-elle aussi, sa pénitence, quand, par-dessus le talus, elle apercevra le clocher du Peni-ty ?

Nous voici donc sur la voie romaine ! Ce serait illusion de penser que l'on va suivre cette antique chaussée... Devant le tabernacle de Monsieur St Egonnec, un chemin étroit s'offre par la Kazeg-Vean, et par les ajoncs courts s'avancent les Croix, dont les sonnettes chantent joyeusement dans l'air du soir : « Sklintin ! Sklintin ! » Il y a quatre ans, je processionnais encore, en ces lieux-mêmes. Mais ce n'est point conduit par les Druides du Christ que je m'avançais alors, au roulement des tambours, des clairons et des fifres... Peut-être ces cérémonies, ces discours, ces chants déplurent-ils au sévère Irlandais ? Je ne sais ! Mais une effroyable tempête se déclina contre nous... Aujourd'hui, que chantant les hymnes chrétiennes, j'en consacre la pensée à mes frères du Front, le Ciel me sourit, comme je contourne la Pierre... Puisse-t-il sourire à ceux-là qui, depuis trois ans, ont remplacé le voile bleu du barde par le casque de guerre ! puissent-elles s'ouvrir toutes grandes les portes du Ciel, devant ce pauvre Nouël de Kerangué, tombé là-bas, face à l'ennemi héréditaire des Celtes, celui-là même qui s'enfuit, jadis en l'an 430, au jour mémorable de la bataille de l'Alleluia, devant la face de Germain d'Auxerre, Comte en Gaule et patron de Kerlaz...

HAC DIE LETUS

MERUIT SUPREMOS

LAUDIS HONORES !

Un roulement de tambour, l'âpre son des cuivres et selon un cérémonial déjà en usage au xv<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'atteste une copie authentique, nous chantons, en marchant, les vêpres, sur un mode ancien... De petits chemins en petits chemins, de versets en versets, la procession rejoint la route de Douarnenez, où l'accueillent St Eutrope et l'Ecce homo, à la face barbare, que l'on nomme ici le Père Eternel. L'Eglise, d'ailleurs, appelle de toutes ses voix. Mais, le cortège rebelle à la ligne droite, fait encore un petit crochet, par une venelle large et peuplée de Saints... Enfin, croix et bannières se courbent avec l'aisance accoutumée des porteurs de Cornouailles, sous le joug formé au portail du Peni-ty, par le reliquaire de la cloche vénérable de Ronan, que soutiennent à bout de bras, deux jeunes paysans robustes. Alors, parmi les versets triomphants du *Te Deum*, les hennissements des chevaux qu'on attelle pour le

départ, le Peuple Saint pénètre dans l'antique asile... La Troménie est close pour l'an 1917 et les horloges, partout ailleurs qu'à Locronan, sonnent le coup de la demie de huit heures.

\*  
\*  
\*

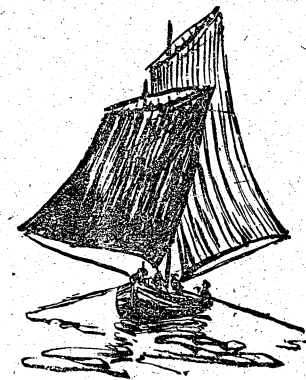
Une brave femme de marin m'a prié de voir « s'il n'y aurait pas moyen de monter à côté du cocher, aussi donc, Monsieur ! » Le vieil homme répond : « Que pour sûr ! » et comme, je lui parle breton, je lui suis, tout de suite, sympathique... Il a un fils, marin de l'Etat, dans les transports... De l'intérieur du break mon "hôtesse" déplore la guerre, me demande si je sais quand cela finira. Son fils à elle "est péri" dans le *Bouvet* !... D'autres voitures chargées de femmes, dépassent la nôtre... Parfois le conducteur est coiffé du bérêt à pompon rouge... Quelque permissionnaire sans doute, heureux de la coïncidence troménienne. Des chars-à-bancs détournent aux premiers sentiers des villages. Ils ramènent, dans leurs chapelles solitaires, les vieux Saints de bois, couchés sur les piles de draps bien pliés qu recouvraient les tabernacles... La baie de Douarnenez dont les rides s'assombrissent, bien avant la traversée de Kerlaz, sous la caresse moins ardente du soleil las, se rapproche de nous... Il fait presque nuit, lorsque mon primitif attelage me dépose un peu après Ploaré, à l'entrée de cette bourgade douarneniste, pépinière de hardis bourlingueurs et dont sont partis, sans compter, nos matelots torpillés durant ces trois années, ces "oiseaux de mer dont on rognait les ailes", pour les holocaustes de Dixmude, et qu'on engonça par surcroît, dans une capote d'infanterie (1). Nos fusiliers-marins, ont passé joyeux, dans ces rues, avec "leurs yeux clairs dans des visages à peine hâlés... avec leur dandinement léger, ce je ne sais quoi de féminin et de coquet, dans le précoce épanouissement de leur vigueur musculaire" (2). Et les belles-filles aux longs châles, se serraient contre eux ! Hélas, Ste Barbe qu'ils avaient invoquée, là-bas entre Troyout et Ruz-Omnès, ne les sauva point du Feu et de la Mort, au pays de la terre incertaine et des fossés boueux... Mais leur sacrifice ne fut point inutile ! Si les Corps

(1) Dixmude — Ch. Le Goffic — Plon et Nourrit, 1915, page 6.

(2) *Ibidem*.

reposent loin du pays, dans l'humide batterie des tranchées sépulcrales, les Ames pour lesquelles les Mères, les Epoux, les Sœurs tant supplièrent près de la tombe de Ronan, ont pris leur vol vers les Menez bretons... Elles étendent, sur cette terre préservée par eux du viol des Barbares, l'égide de leur souvenir... Ce sacrifice apparaît bien que des Méridionaux, des Parisiens, y aient participé en minorité respectable, un acte tellement breton, que le corps des Fusiliers-Marins restera, quoi qu'on fasse, une gloire toute bretonne... Une victoire a été remportée par l'idéalisme celtique sur le matérialisme banal, grossier, prétendu scientifique, qui soufflant de Germanie, commençait à niveler notre Bretagne elle-même... Ils sont morts ces héros de la Grande-Guerre, pour que Tradition et Progrès ne se contredisent plus, sur notre sol, et pour que plus allègres, dans l'atmosphère purifiée des haines fratricides, insufflées par l'Ennemi, résonnent, les Cloches des Troménies futures, jusqu'à la consommation des Temps !

LÉON LE BERRE,



# LIBRAIRIE LE GOAZIOU, QUIMPER

---

F. CORNOU. — Trente années de luttes contre Voltaire et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. ELIE FRERON (1718-1776). In-8° raisin de 480 pages... 12 francs.

L'Académie française a couronné ce livre en le qualifiant d'ouvrage « précieux ». Précieux, il le sera pour les professeurs, pour le clergé et pour les hommes d'études qu'intéressent le mouvement des idées et les luttes religieuses qui, de 1750 à 1780, préparèrent les esprits à la Révolution.

PERRIN (Olivier). — Breiz Izel ou Vie des Bretons de l'Armorique. Cent vingt dessins gravés sur cuivre avec texte explicatif. Un volume petit in-4° (175×220) (487 pages, XXIV) sur papier vergé... 25 francs.

Nouvelle édition, annotée par F. Guyader, d'un curieux ouvrage publié en 1809, où dans une suite de 150 chapitres illustrés, se déroulent toutes les scènes de la vie bretonne : fêtes religieuses et profanes, anciennes traditions, vieux usages et coutumes séculaires, etc...

Albert LE GRAND. — Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique. Réédition de l'ouvrage paru en 1638. Grand in-4° de 1.200 pages... 20 francs.

WAQUET (Henri). — Vieilles Pierres Bretonnes. Etudes archéologiques illustrées de nombreuses gravures. 152 pages (140×220)... 6 fr. 50.

CORNILLEAU (Robert). — La Formation d'un génie médical, Laënnec. Brochure de 32 pages (160×200)... 1 fr. 50.

OGES. — Géographie du département du Finistère. 32 pages (220×270), 22 photographies, 9 croquis, 5 cartes hors texte en six couleurs... 2 fr. 50

CARTE TOURISTIQUE DE LA BRETAGNE. — (400×325) en trois couleurs 0 fr. 50.

COLIN. — Vocabulaire breton-français, relié, 128 pages... 1 fr. 50.

UGUEN. — Leor nevez an oferen hag ar gousperou e latin hag e brezoneg evit Eskopti Kemper (Nouveau Paroissien complet latin-breton, 900 pages (150×95) 8 gravures hors texte.

Reliures diverses : 9 fr., 11 fr., 11 fr. 50, 12 fr., 15 fr., 18 fr., 23 fr., 30 fr.

TANGUY-MALMANCHE. — Guryan (Mystère en langue bretonne) Edition de luxe tirée à 50 exemplaires, 150 pages (130×195)... 12 Fr.

*Pour paraître au 1<sup>er</sup> Juillet 1923*

H. PERENNES et GUEGUEN. — La Grande Troménie de Locronan. Etude historique sur la Troménie avec une carte en trois couleurs du célèbre pèlerinage.